

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'enfant terrible

François Hébert

Volume 20, numéro 2 (116), mars-avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60043ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1978). L'enfant terrible. *Liberté*, 20(2), 3-6.

L'enfant terrible

Je le savais. Je savais qu'il ferait à la fin une bêtise du genre. Cet enfant est dingue. Ce n'est pas un être humain, c'est un monstre. Les coups qu'il faisait ! J'aurais dû me méfier. Dès le début. Je ne croyais pas que ça irait jusque-là. Si loin. Je le savais, mais je ne voulais pas le croire. Au fond, je ne le savais pas vraiment. Je le pressentais. Maintenant, je sais.

Est-ce que tous les garçons sont comme lui ? Je n'en puis plus, il faut que je parle. Avais-je fait cet enfant pour qu'il me tue ainsi ? Il m'aura épuisé. Vidé. Au début, ce n'était pas encore trop grave : il se promenait dans l'appartement en criant et en gesticulant, la tête coiffée d'une tête de panthère ou de tigre ou de quelque autre félin du genre, féroce de préférence, et carnivore. Tant qu'il ne me dévorait pas ! Mais ses cris augmentèrent. Et en bondissant, il faisait tomber des pièces du mobilier. Et les voisins ! Que ne devaient-ils pas penser ! J'aurais dû avoir une fille.

Tant qu'il ne sut pas parler, ce fut néanmoins assez supportable. Et puis, un jour, il se mit à grandir. Que dis-je ? Je veux dire qu'un jour, je me rendis compte qu'il grandissait. Au début, c'était seulement les bibelots qu'il cassait au passage, ce fauve, en les faisant basculer vers le plancher. (Quand même, mon beau vase d'Extrême-Orient !) Mais ensuite, ce furent de plus gros objets : par exemple, les lampes,

le poste de radio. Dans une de ses chasses, il emporta le téléphone : le fil s'était mis en travers de son chemin, comme une liane. Le fil a cédé. Moi aussi : je l'ai puni. Je l'ai enfermé dans sa chambre. Il se vengera, naturellement. Il est fou. Il a écrit sur les murs de sa chambre, que je venais de peindre, ce dialogue consternant :

— J'ai envie de manger des fèves.

— Mais nous sommes des Fèves et nous avons faim de toi !

Délicant. Mais ce n'était encore qu'une frasque de gamin. Quand vous saurez la suite !

Entre nous, ce fut la guerre. En revenant de l'école (qui ne devait rien lui apprendre), il entrait et lançait son cartable n'importe où (pourvu que cela causât des dégâts), en fermant les yeux. Une fois, son cartable renversa mon verre (je m'étais mis à boire) sur le tapis du salon ; l'odeur du scotch persista longtemps, malgré les nombreux nettoyages. Une autre fois, son soulier traversa la vitre de la grande fenêtre de notre chambre, à ma femme et moi ; notre chatte, qui était en chaleurs, en profita pour s'éclipser et elle ne revint jamais. Cet enfant est sans coeur. Ma femme, ça ne la dérangeait guère, tout ça ; parfois même, on eût dit que ça la ravissait, les folies du petit. Incompréhensible. Il est vrai qu'à cette époque, je ne comprenais personne. Ni rien.

Heureusement, il y eut des accalmies. Rares, mais quand même. Et je crus déceler, en quelques occasions, certaine lueur dans l'oeil embué de ce qu'il faut bien que je nomme « l'animal », et y remarquer une sorte de supplication :

— Comprends-moi !

Mais les chasses imaginaires reprenaient de plus belle et c'était d'autant plus inquiétant que de tels agissements devenaient de plus en plus puérils. Il allait pourtant atteindre la majorité, bientôt, je pense... je ne me souviens plus très bien. Mais une chose est sûre : il était grand. Car il s'agrippait aux lustres et se lançait d'un baobab à l'autre, ce qu'incontestablement un petit enfant ne peut pas faire, même s'il en rêve.

Comme si nous n'étions pas dans un appartement !

Et ce qui devait arriver arrivait immanquablement : le plâtre cédait, le lustre s'écrasait contre le plancher. Il ne se faisait pas mal. Mais nos voisins protestaient et nous étions évincés. Nous déménageâmes ainsi plusieurs fois en quelques années.

Vous comprenez que je n'aie pas osé le référer à un psychiatre : mon propre fils ! Au fond, je l'aimais. Quoi qu'il fit. C'est peut-être moi qui étais fou. En tout cas, à la fin, il aura eu raison de moi. Il m'aura poussé à bout. Je ne l'aime plus. C'est pourquoi je l'ai tué. Je le savais. Je savais que ça finirait comme ça. La loi de la jungle. C'est ça. La seule loi à laquelle il eût consenti d'obéir. J'ai fini par me rallier.

Non, je ne l'ai pas tué : j'ai manqué mon coup. Il était trop tard pour le tuer : il était devenu plus grand que moi, plus fort. Il s'en est tiré avec un séjour à l'hôpital. Et moi, avec un séjour en prison, parce que ma femme m'a dénoncé. Virginie a toujours pris son parti. Je ne l'ai pas revue depuis ma sortie de prison.

De l'hôpital, Jules m'a écrit, et quand le geôlier m'a tendu la lettre, j'ai tremblé. (Jules ! Quel nom étrange ! Idée de femme. Superstition. Parce qu'il est né en juillet. Quelle raison ! Enfin . . .) J'ai eu raison de trembler : il était devenu fou à lier. Tenez ! Voici ce que l'enveloppe contenait : une page de calendrier au verso de laquelle il avait griffonné des mots sans suite, sur une colonne, au bas de laquelle il . . . il signait, pour ainsi dire : « 78,910 ». Complètement timbré :

envie
fèves
guerre
ravi
majeur
jeune
Jules
grand

« Des haricots, la vie ! » songeai-je en lisant le second mot, et en me souvenant de Céline. Et puis, je me rappelai les phrases inscrites sur le mur de sa chambre d'enfant, l'histoire des Fèves puérivores : ce qui me permit de faire le lien avec « envie », qui figurait dans la première phrase du graffiti. Il

s'en était donc souvenu, lui aussi ! Le reste est assez obscur. « Jules », d'accord, c'est son nom . . . mais « guerre, ravi, majeur, jeune, grand » ? Que signifie ce fatras ? Et le nombre ?

Mais je n'ai toujours pas dit ce qui déclencha, à la fin, ma colère, et pourquoi j'ai tenté de le tuer avec ce couteau dont je ne puis plus désormais me séparer, comme s'il faisait dorénavant partie de mon corps même, le prolongeant dans le métal. (Une main d'acier inoxydable.) C'est que je l'ai entendu dire, un matin (la veille, nous en étions venus aux prises, corps à corps, violemment, à propos de Virginie, il était allé se coucher et moi, battu, fourbu, j'avais bu plus que de coutume, et la nuit, j'avais fait un épouvantable cauchemar : m'était revenue à l'esprit une scène de la Bible, Abraham sur le point de sacrifier son propre fils, et se rendant soudain compte (sacrilège !) que nul ange n'arrêterait son bras ; je m'étais réveillé en sueurs ; c'était le matin ; et j'entendis, je vous le jure ! à travers la porte fermée, j'entendis distinctement mon fils Jules dire :

— Mais je suis François Hébert !

je l'ai entendu dire, à travers la porte fermée :

— Mais je suis François Hébert !

FRANÇOIS HÉBERT